

CHAPITRE VIII

Valeur morale de cette culture esthétique.

Dans quelle mesure la moralité est-elle intéressée au culte du beau? Nous parlons évidemment de celle qu'inspire la doctrine chrétienne, la seule — nous l'avons vu ⁽¹⁾ — qui puisse servir de type et de *criterium*.

Plusieurs prétendent que le Christianisme condamne le culte du beau. L'Écriture sainte — disent-ils — déclare que la beauté est chose vaine ⁽²⁾, dangereuse ⁽³⁾; nombre de saints ainsi que saint Bernard ont refusé à leurs yeux et à leurs oreilles tout ce qui pouvait les charmer; Renan n'a-t-il pas

(1) Ci-dessus, liv. II, chap. VIII et IX.

(2) Vana est pulchritudo. *Prov.*, XXXI, 30.

(3) Propter speciem mulieris multi perierunt. *Eccli.*, IX, 9.

raison d'affirmer que « le parfait chrétien sera le contempteur et l'ennemi de la beauté? » Qu'en est-il?

Erreur ou calomnie, l'assertion de Renan est aux antipodes de la vérité. Les privations, les sacrifices que l'amour divin inspire à tel ou tel saint ne sont nullement la condamnation des satisfactions auxquelles ils renoncent. Nous voyons dans l'Église catholique des légions de jeunes gens et de jeunes filles renoncer au mariage pour se consacrer à Dieu. Néanmoins cette même Église bénit l'union des époux. Quant aux textes invoqués, en généraliser la signification, c'est en fausser complètement le sens. D'abord il s'agit uniquement de la beauté plastique de la femme; de plus, si elle est déclarée *vaine*, c'est en comparaison de la vertu, c'est-à-dire de la beauté morale, le contexte en fait foi; elle est dite *dangereuse*, l'expérience n'est-elle pas là pour dire combien de fois elle a été fatale, combien d'hommes se laissent séduire et aveugler, combien de femmes sont victimes de leur propre séduction? Les Grecs eux-mêmes, si passionnés qu'ils fussent pour le beau, ne parlent pas autrement que la Bible.

Cependant, si Dieu a fait rayonner la beauté au front de ses créatures, s'il a donné à ce charme une merveilleuse puissance d'attraction, ce n'est pas un piège qu'il a tendu à l'homme, c'est un don qu'il lui a fait. L'homme peut en abuser, le détourner de sa fin; mais il ne faut pas plus s'en prendre à la beauté, des égarements dont elle est l'occasion, qu'il n'est permis de s'en prendre au vin, de

l'ivresse de ceux qui en usent sans modération ni réserve ⁽¹⁾.

« Il en est du culte du beau comme de la religion. On peut venir à l'église pour y avoir des regards coupables, y entretenir des désirs criminels. Il n'en est pas moins vrai que les églises sont les endroits où l'on a le plus de facilité à se recueillir; elles ont été bâties pour cela. De même, jusque dans les œuvres esthétiques, on peut chercher pâture à la concupiscence... Mais il est certain que plus une œuvre est réellement belle, et plus il ne tient qu'à nous de savourer le plaisir esthétique dans sa pureté ⁽²⁾. »

Traitant de l'utilité morale de l'esthétique, Schiller écrit : « Toutes ces inclinations matérielles, ces appétits brutaux qui s'opposent si souvent à la pratique du bien, le goût esthétique tend à en débarrasser l'âme et sème à leur place des inclinations pour l'ordre, l'harmonie et la perfection; ces inclinations ne sont pas des vertus, elles ont du moins quelque chose de commun avec la vertu, leur objet. » Schiller a raison : quand Saül était possédé par l'humeur noire, David venait avec sa harpe et bientôt, sous la douce influence de la musique, l'agitation de Saül se calmait, la raison prenait le dessus, le mouvement rythmé du dehors dominait peu à peu les soulèvements sauvages et désordonnés du dedans; la frénésie ajustait malgré elle ses transports à la mesure et à la cadence du chant de la voix et de l'instrument.

(1) Cf. l'abbé Gaborit : *le Beau...*, t. I, p. 153.

(2) V. Cherbuliez, *Revue des Deux Mondes*.

La sensibilité d'ailleurs a besoin d'être occupée et dirigée; manque-t-elle de cet aliment que lui offre le beau, elle court le risque de chercher sa pâture dans des jouissances grossières, dans les entraînements au mal; est-elle au contraire en face du beau et saisie par lui, le feu sacré s'allume en elle, elle s'anime du plus noble enthousiasme.

Enfin, nous ne pouvons goûter le beau plastique, intellectuel ou moral sans tendre par là même à nous perfectionner et à nous embellir sous le même rapport, car la contemplation ⁽¹⁾ et surtout l'amour ⁽²⁾ supposent au moins une tendance à l'assimilation. L'Apollon du Belvédère nous montre le fils de Jupiter dans la fière attitude du vainqueur, il vient de terrasser le serpent Python, le symbole du mal. Winckelmann avouait que devant cette noble statue, il se redressait sans y songer et prenait lui-même une pose plus digne. Si tel est l'effet de l'admiration du beau plastique, que ne produira pas la contemplation de la vérité ou de la vertu en leur splendeur? La même loi se vérifie dans le monde surnaturel : contempler l'humanité sacrée de Notre-Seigneur Jésus-Christ sera nous transformer en sa ressemblance ⁽³⁾; voir Dieu face à face au ciel, c'est lui devenir semblable ⁽⁴⁾.

Ainsi, loin d'être condamnable comme dangereuse

(1) *Cognitio fit per assimilationem.* — D. Thom., *Sum th.*, I, q. 5, a. 4, ad 1^{um}.

(2) *Amor pares invenit aut facit.* *Apud* Auct. communiter.

(3) *Nos vero omnes revelata facie Dominum speculantes, in eandem imaginem transformamur.* II *Cor.*, III, 18.

(4) *Similes ei erimus quia videbimus eum sicuti est.* *Joan.*, III, 2.

et funeste, la culture esthétique est par elle-même éminemment salutaire. Comment pourrait-il en être autrement? Si la sainteté est l'amour de l'ordre et si la beauté en est la splendeur, plus nous goûterons le beau et nous passionnerons pour lui, plus nous nous acheminerons vers la sainteté. La grâce et l'harmonie que nous trouvons dans le monde sensible, nous inclinent à les rechercher dans l'ordre intellectuel et moral où elles éclatent et resplendissent bien davantage.

Le beau, c'est vers le bien un sentier radieux,
C'est le vêtement d'or qui le pare à nos yeux.

BRIZEUX, *Hymne dédié à Ingres.*

Les divines Écritures nous montrent l'amour du beau s'alliant naturellement à l'amour de la vertu ⁽¹⁾. Saint Bernard et beaucoup d'autres saints ont pu sevrer leurs yeux, leurs oreilles et leur cœur, des joies que nous offrent les beautés de la nature et de l'art, ils l'ont fait avec un grand mérite. Mais vouloir pour tous le même renoncement serait rendre impossibles plusieurs formes de bien, plusieurs moyens et ressources de sanctification, voulus de Dieu pour sa gloire, dans le concert de l'harmonie universelle. Aussi voyons-nous grand nombre de saints se montrer fervents admirateurs des beautés de la nature et de l'art.

Du vivant même de saint Bernard, Pierre le Vénérable à Cluny et peu après Suger à Saint-Denis,

(1) *Homines divites in virtute pulchritudinis studium habentes.* *Eccli.*, *xviii*, 6.

comptèrent au nombre des principaux promoteurs de l'art.

Que ne raconte-t-on pas de l'exquise sensibilité esthétique de François d'Assise? « Tout enfant, son visage s'épanouissait devant les fleurs; jeune homme, il s'éprit vivement du spectacle du monde. Un site gracieux, une végétation luxuriante, le mouvement animé des sources et des eaux, il n'y avait pas de beauté qu'il ne fit profession de comprendre et d'aimer. Parvenu à la maturité, il n'apporta aucun changement à ces tendances... il y trouvait pour sa piété un point d'appui et même des ailes... il ne dédaignait aucune créature; il aimait à les voir toutes; celles qui avaient le plus de beauté le jetaient dans l'admiration... Au dire des historiens, son ravissement devenait ineffable, lorsqu'il contemplait le soleil, la lune, les étoiles, le firmament. Il y trouvait une des plus vives révélations de l'infinie beauté ⁽¹⁾. » A certains jours, il lui arrivait de prier Frère Pacifique, qui avait joué de la guitare dans le monde, d'aller prendre son instrument et de faire entendre quelque beau cantique.

Sainte Thérèse, elle aussi, voyait dans les fleurs de la terre, comme dans les étoiles du ciel, les sourires du Bon Dieu. On montre encore au monastère d'Avila la petite flûte et le tambourin dont elle aimait à jouer les jours de fête. Mais il est inutile de multiplier les exemples, tous savent quel cas et quel emploi l'Église a toujours fait des beaux-arts

(1) L'abbé L. Le Monnier, *Histoire de saint François d'Assise*, t. II, p. 175 et suiv.

pour édifier et décorer ses monuments, ajouter à la splendeur de ses cérémonies, à la joie et à l'éclat de ses fêtes.

Dans notre siècle de désarroi intellectuel, en même temps que des détracteurs de la religion voulaient creuser un abîme entre la vertu chrétienne et l'amour du beau, on a vu surgir une école philosophique, dite esthétique, qui veut ramener toute la morale à l'amour, tout le bien au beau, et la religion à l'amour du beau. Dans cette école, le beau dont on parle, c'est avant tout *le beau sensible*. Il est facile de leur répondre avec le P. J. de Bonniot « qu'un homme de goût peut fort bien n'être qu'un malhonnête homme; que l'histoire des beaux-arts n'est pas un appendice des *Acta Sanctorum*; que la volonté se perfectionne par l'amour du bien et non par l'amour du beau ⁽¹⁾. » Si cette école avait une idée plus complète et plus adéquate du beau, si elle savait comprendre que l'idéal et le réel, partout séparés dans cet univers, se rencontrent et se confondent dans la vivante réalité de Dieu, le beau absolu; si finalement elle voyait le beau moral dans la poursuite de ce même Dieu, notre principe et notre fin, alors on pourrait lui reconnaître le droit et le devoir d'orienter les facultés humaines vers cet unique et adorable objet. Alors on lui dirait : « Oui, la conscience qui crie vers le bien, oui, le cœur qui soupire après ce qui est désirable, oui, le sens esthétique qui appelle le beau, tendent au même but que l'intelligence qui invoque le vrai.

(1) P. J. de Bonniot, *Problème du mal*, p. 78.

Tous ces rayons convergent vers un même foyer; toutes ces aspirations réclament un même contentement. »

« Et s'il vous plaît d'insister sur l'un des aspects de l'infini; si, plus épris ici-bas des charmes de la beauté que de la vérité austère, vous préférez chercher Dieu sur les traces qu'il a laissées de lui-même dans la magnificence de la nature ou de l'art, libre à vous. Le devoir envisagé de ce point de vue, vous apparaîtra encore comme une manière de reconnaître et d'imiter l'Artiste suprême. Prenez garde cependant. L'enthousiasme n'est pas de toutes les heures, et malheur à l'âme qui n'aurait pas d'autre ressort. Il est des jours où des pensées ternes projettent sur le devoir leur reflet décoloré; et souvent ces instants coïncident au dehors avec les nécessités d'efforts et d'héroïsme. Pauvre âme! Quand viendra le tour de subir cette épreuve, que feras-tu pour pouvoir la supporter, si tu n'as pas d'autre mobile que les émotions d'un artiste ⁽¹⁾? »

Au sein de cette même école esthétique, quelques-uns ont été plus loin dans la voie de l'égarement, si loin qu'il semble impossible d'aller au delà. Laissons parler M. Jules Lemaitre : « Lecomte de Lisle, à peu près comme Gustave Flaubert, est un grand pessimiste et un grand impie réfugié dans la contemplation esthétique... Un révolté qui pour goûter la paix s'est fait bouddhiste et sculpteur de strophes... Cela suppose deux sentiments très humains : le désenchantement de la vie, et, le seul remède du-

(1) M^{sr} d'Hulst, *Confér. de Notre-Dame*, 1891, 2^e conf.

rable, l'amour du beau et du beau sans plus; j'entends le beau plastique, celui qui est dans la forme et qui peut se passer de la notion du bien ⁽¹⁾. »

A ces grands pessimistes et impies qui affectent de jouir de la paix sous la sérénité de leurs rimes ou de leur prose, il suffit d'opposer l'aveu d'Ernest Renan, leur coryphée : « Le secret de la vie consiste à étouffer sa tristesse et à se passer d'espérance ⁽²⁾. » C'est confesser qu'il vivait en désespéré et que la sérénité de son dilettantisme n'était qu'un masque hypocrite.

Terminons ce chapitre et ce livre par une réconfortante citation d'Alfred Tonnellé :

« Quand on ne sépare pas l'idée du beau de celle de Dieu et sa jouissance des besoins éternels de l'âme, le beau porte au bien, élève et purifie par l'amour.

» On éprouve le besoin d'avoir la conscience pure pour s'approcher du beau, de garder sa conscience pure après l'avoir contemplé ; autrement la jouissance en est altérée, il n'y a plus harmonie en nous. L'admiration n'est plus un sentiment auquel l'âme puisse se livrer tout entière ; elle se sent trop différente et trop indigne de son objet. Qui n'a pas senti, après avoir mal fait, la vue du beau lui être un reproche, lui causer un malaise moral, un sentiment d'humiliation, de mécontentement intérieur, au lieu d'une calme et douce félicité ? Qui n'a pas senti, au sortir d'une grande et vive

(1) M. J. Lemaître, *les Contemporains*, 2^e série.

(2) E. Renan, *Livre de Job*, préface, p. 88.

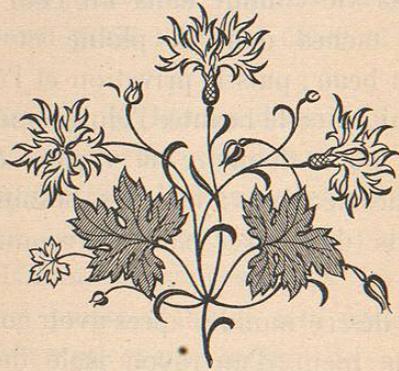
admiration, son être ennobli. L'âme rendue délicate est plus craintive de souillure. Et, si la tentation venait à surprendre sa faiblesse et à triompher, qui n'a senti ce souvenir divin du beau augmenter en lui le remords cuisant, le vif sentiment de son indignité et de la laideur de son acte, la conscience de sa déchéance et le mépris de soi-même ? C'est une sorte de condamnation par la beauté présente encore, une réaction douloureuse par laquelle le divin outragé se venge.

» En ces moments, on rapproche involontairement sa vie du type de beauté éternelle et les laideurs en ressortent par contraste. Alors il arrive un peu ce qui arrivera au jugement de l'âme : la vue subite de la vie comme dans un clair miroir, de toutes les taches dans la pleine et impitoyable lumière du beau ; puis la privation et l'éloignement de Dieu qui est cette beauté, l'éloignement du beau à jamais ; pour demeure la région du laid, du désordre, des ténèbres ; tous les besoins essentiels et profonds de notre nature reconnus et non satisfaits.

» Ainsi, dès ce monde, après avoir goûté le beau, l'âme, à la lueur d'un rayon isolé de la beauté éternelle, voit tous ses défauts, toutes ses dissonances dans le concert des harmonies divines..., elle ressent l'aiguillon de cette douleur suprême, la plus profonde de toutes, celle de l'être qui sent qu'il se détourne de sa fin et s'en rend indigne. Mais l'âme, s'élevant au-dessus de sa faiblesse, reconnaissant dans le beau qui la condamne une image de Dieu, s'écrie : Seigneur, je ne suis pas digne que vous

entriez dans ma maison, mais pourtant daignez me purifier par votre présence. Alors la vue du beau devient une sorte de communion divine et de promesse de bonheur éternel ⁽¹⁾. »

(1) Alfred Tonnellé, *Fragments sur l'art et la philosophie*.



LIVRE CINQUIÈME

APPRÉCIATION DU BEAU